

Dossier : jouer dans la cité

Le cynisme des humoristes : plus ça change, plus c'est pareil ?

Robert Aird

Numéro 139 (2), 2011

Jouer dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aird, R. (2011). Le cynisme des humoristes : plus ça change, plus c'est pareil ?
Jeu, (139), 104–109.

ROBERT AIRD LE CYNISME DES HUMORISTES :
PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST PAREIL ?

CYNISME 101

Les observateurs contemporains déplorent le cynisme de la population reflété par nos histrions modernes. Seulement, il est rare que l'on se donne la peine de définir ce qu'on entend précisément par « cynisme ». Fondée par Antisthène, la philosophie cynique (V^e-IV^e siècles avant notre ère) est un véritable mode de vie calqué sur la vie du chien, c'est-à-dire sur la nature et non sur la culture, jugée comme une manière d'embrigader les esprits. D'ailleurs, l'étymologie du mot « cynique » vient de chien. Les Cyniques comme Diogène vivaient ni plus ni moins comme des clochards. Chez eux, ce qui compte, ce ne sont pas les plaisirs de l'avoir, mais de l'être, et l'ataraxie (ou autonomie, autarcie) est l'objectif à atteindre : ne dépendre de rien ni de personne, se contenter du minimum. La définition du cynisme découle donc de ce rejet des conventions sociales et des principes moraux. Le cynique est celui qui s'oppose effrontément aux principes moraux et à l'opinion commune en prenant une attitude impudente et éhontée.

On ne vous apprend rien en mentionnant qu'aucun humoriste ne vit comme un clochard ou adopte un mode de vie fidèle à un discours véritablement cynique. En fait, nous doutons même que le cynisme observé par les gérants d'estrade (dont nous sommes) soit celui du rejet des conventions sociales ou des principes moraux, comme l'incarnait si bien Oscar Wilde à la fin du XIX^e siècle. Un humoriste peut se moquer de certaines conventions, mais il peut aussi bien se moquer de ceux qui ne se plient pas à certaines règles de la vie en société. Il peut ridiculiser des valeurs qui fonctionnent comme normes dans une société, mais également se montrer en

leur faveur. Guy Nantel ne termine-t-il pas son dernier spectacle en faisant l'étalage de ses valeurs ? Un humoriste pourrait se moquer du poids d'autrui et surtout du sien (c'est plus *politically correct*), et un autre se moquer de l'obsession collective de manger santé pour rester sain et, qui sait, mourir à 100 ans.

UNE AUTRE FORME DE CYNISME ?

Mais alors, de quoi parle-t-on ? Nous assistons à un rejet massif de la politique devenue spectacle, à une désertion de la vie politique par les citoyens et à une autre forme de cynisme qu'est la tournure en dérision généralisée, octroyant alors une importance sociale aux amuseurs publics. Ces derniers prennent plaisir à grossir de façon parodique le cynisme des dominants et transforment alors la révolte en rire. Les auteurs Jean-Paul Jouary et Arnaud Spire¹ constatent, à partir de la fin des années 80, un lien direct entre, d'un côté, le rejet des pouvoirs existants et des organisations qui s'y opposent, la recherche d'autres formes d'action que celles proposées par les organisations traditionnelles, l'abstention ou le vote nul et, de l'autre, le succès des émissions satiriques, des humoristes ou encore des *Parlementeries*. Le spectacle de ce cynisme, qui procure une forte impression de vérité, transforme la colère en jubilation, comme s'il permettait de châtier efficacement ce cynisme. Toutefois, ils remarquent que le fait de voir ce rire s'étaler au grand jour démontre qu'on en avait déjà connaissance, étant donné qu'une personne prenant le discours d'un personnage au sérieux ne pourra que s'offusquer de sa caricature. Donc, ce type de tournure en dérision ne révèle pas le cynisme des dominants, mais ne fait qu'en confirmer la perception chez ceux qui le percevaient déjà.

Cette observation de Jouary et Spire les amène à penser qu'il ne s'agit donc pas de subversion, mais bien d'un divertissement :

[...] ce qui inspire déjà un rejet par la colère provoque, du fait même de sa tournure en dérision publique, un rire réconfortant (« Je ris donc j'ai raison ») et une joyeuse complicité entre tous ceux qui en rient ensemble. Ce rire collectif revêt donc à la fois une dimension critique de rejet (« Tous des pourris ») et un recul spectaculaire (« Mieux vaut en rire »).

Le problème avec le cynisme contemporain est que la dimension critique du rire peut se transformer en son contraire, dès lors que le rire tient lieu d'attitude sceptique définitive. Ce rejet massif implique un relativisme, un renoncement vis-à-vis de la responsabilité sociale au profit d'un profond individualisme. L'humour actuel reflète bien cet état : le regard est tourné vers soi-même, la sphère privée et intime domine le discours. Le cynisme dont on parle aujourd'hui est l'expression d'un renoncement à penser l'avenir du monde et un découragement devant sa non-transformation. Seulement, avant de trancher la question, ne faut-il pas se demander si ce cynisme est propre à notre époque ? Observe-t-on un phénomène similaire dans le passé ?

AVANT LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

À l'aube du XX^e siècle, le candidat Baptiste Tranchemontagne, personnage du monologue et auteur de théâtre Régis Roy, promet de mettre fin à la corruption et à l'enrichissement du politicien au détriment du pauvre cultivateur. Seulement, une fois élu, Tranchemontagne admet : « Moé, j'su pour couper la montagne en deux : j'en donne la moitié aux pauvres et l'aut' moitié, j'la garde pour moé. » Il termine en disant : « Quand vous aurez besoin d'quéque chose, j's'rai de votre côté, si vous avez ben d' l'argent. » (*Qu'est-ce que la politique ?*) Le plus drôle, ou le plus cynique, c'est que Régis Roy a aussi été député dans la capitale fédérale !



L'humoriste Guy Nantel.
© Chantal Poirier.

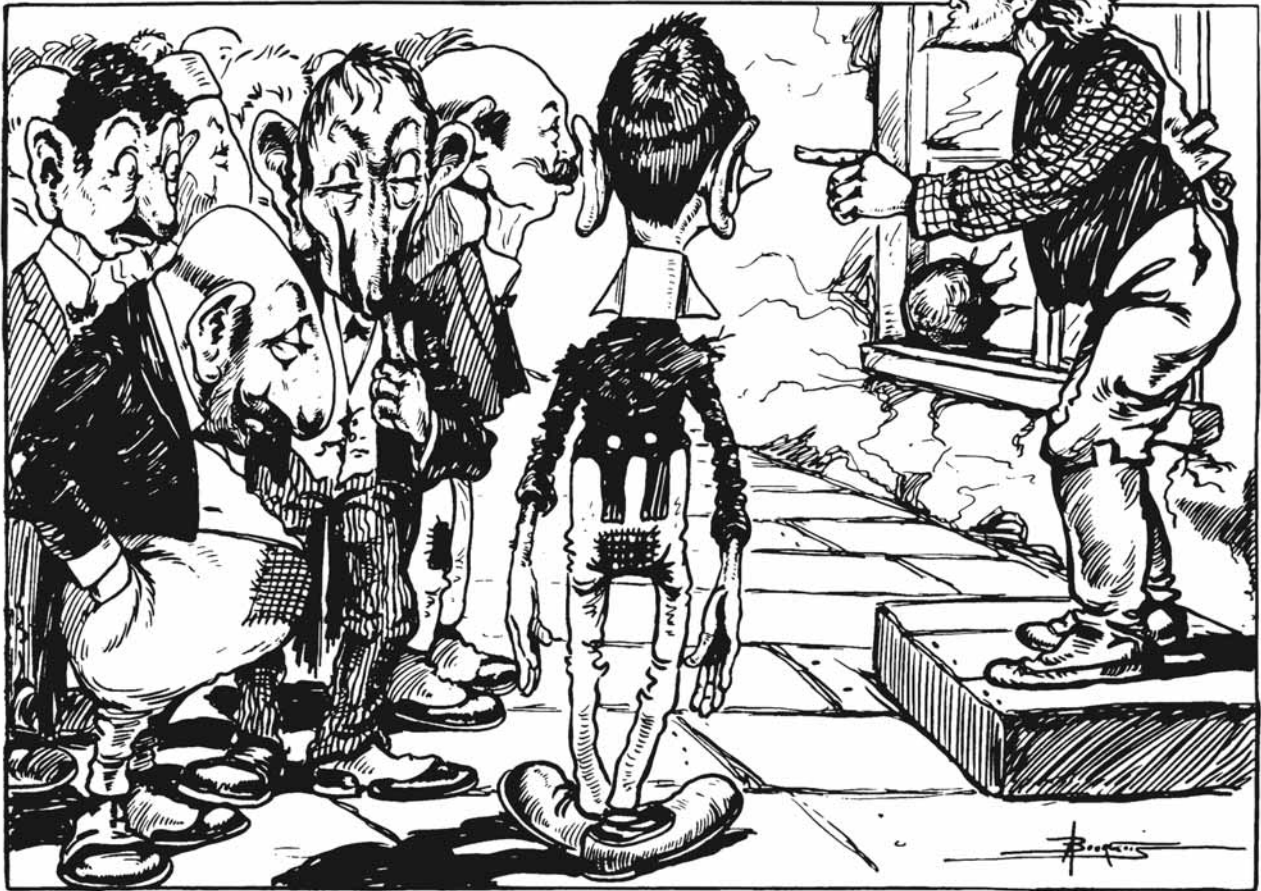
1. *Servitudes et grandeurs du cynisme*, Montréal, Fides, coll. « Chantiers », 1997.

Dans *le Beau Temps d'aujourd'hui*, le monologue Paul Coutlée, l'un des premiers à publier des recueils de monologues dans les années 20, affirme : « Autrefois, il y avait les tire-laine, les brigands, les sbires ; aujourd'hui, il y a les échevins et les députés. »

Le personnage Baptiste Ladébauche² dénonce à plusieurs reprises la malhonnêteté des hommes politiques, le favoritisme, l'homogénéisation des partis politiques, les travers du libéralisme économique et du régime parlementaire. Chez lui, la démocratie devient la « démocrasserie ». Alors que Ladébauche se présente comme candidat pour devenir échevin, il déclare sans ambages son incompetence et son seul désir de s'enrichir. La conscience d'un politicien est aussi pure qu'une eau viciée, fait-il remarquer.

2. Ici, on fait référence au personnage d'Albéric Bourgeois, qui débute comme caricaturiste et bédéiste dans *La Patrie* en 1904 et passe à *La Presse* l'année suivante pour y rester jusqu'en 1954. Il monta aussi des revues d'actualités et était chansonnier.

Nous retrouvons une charge encore plus virulente chez le poète populaire et premier monologueur radiophonique, Jean Narrache, au cours des années 30. Il dénonce la collusion entre les intérêts des puissantes corporations et ceux des élus. Même la chanteuse La Bolduc, d'ordinaire conciliante envers la classe dirigeante, semble devenir désabusée, alors que le pays sombre de plus en plus dans la crise :



Baptiste Ladébauche. Illustration parue dans l'ouvrage de Léon-A. Robidoux, *Albéric Bourgeois, caricaturiste*, Montréal, VLB éditeur/Médiabec, 1978, p. 179.

Après, pour se réconcilier,
 Y s'en vont prendre un bon dîner
 Tandis que nous, les travailleurs,
 On s'serre la ceinture d'temps en temps
 [...]
 Mais y'ont pas fini de nous bourrer
 De belles promesses, nos députés,
 Que ça va pas si mal que ça.
 Moé, j'vous dis qu'au Canada,
 On voit nos braves Canadiens,
 Leurs pau' enfants meurent de faim³.

Fridolin (Gratien Gélinas)
 dans le *Troisième Front du rire*
 ou *Fridolinons 43*,
 mis en scène par Gratien
 Gélinas et Fred Barry
 au Monument-National
 en février 1943. © Henri Paul.

Au cours des années 40, Gratien Gélinas se montre particulièrement percutant par le biais de ses revues d'actualités, *les Fridolinades*. Dans *le Flop populaire*⁴, une série de tableaux à forte connotation politique, le constable suggère de se lancer en politique honnêtement : « [...] avouez franchement que c'est pour bourrer vos poches pis fourrer vos électeurs que vous êtes dans la politique ! » Dans le sketch *le Candidat du peuple*, jamais l'intérêt collectif n'entre en jeu, et tous les candidats sont malhonnêtes, mais certains sont plus habiles à manipuler les urnes pour remporter leurs élections. Dans *l'École des parents*, un sénateur gagne la classe des arriérés, et *le Juge et le Savant* montre que, derrière les beaux discours, les juges, les avocats et les policiers garderaient secrète la solution miracle et totale pouvant éradiquer le crime, afin de conserver leur position sociale.

La guerre qui sévit fait sérieusement douter Fridolin de la grandeur de notre civilisation. Dans le sketch *la Fondation de Montréal*, une troupe de comédiens chante :

Pauvres sauvag's, c'est une pitié
 Comme vous êtes mal administrés
 Vous avez tout's vos libertés
 Vous fait's vos quatre volontés.
 [...]
 Quand vous serez civilisés
 Vous aurez des lois compliquées
 Tell'ment qu'vous les comprendrez pas
 Sans le secours des avocats.
 [...]
 Et si avec tout ça, vous n'êtes pas contents
 Criez-le pas trop fort, vous vous f'rez mett' dedans

Et c'est de cett' manières qu'enfin vous connaîtrez
 Le bonheur sans pareil d'être civilisés.

La classe dirigeante, les élites traditionnelles et leur discours sont frappés par les charges de Fridolin. Mais il réclame aussi autre chose : un Québec moderne, urbain qui permet l'épanouissement de l'individu. De plus, dans *le Flop populaire*, il fonde son propre parti rassemblant les habitants de son quartier, montrant ainsi une certaine confiance dans le système. D'ailleurs, la participation enthousiaste des habitants reflète l'intérêt profond des classes populaires pour la chose publique.



3. Extrait de la chanson
Sans travail (1932).

4. Le titre est un clin d'œil
 au Bloc populaire, un parti de
 gauche nationaliste mené par
 André Laurendeau.

Au théâtre burlesque, on se moque des notables auxquels on attribue des comportements détestables liés à leur position sociale. Pourtant, cette dérision s'exprime dans un contexte de respect envers ceux qu'on appelait « Monsieur », par exemple les notaires, les avocats, les industriels et les représentants politiques. Nul doute que le rire sert ici d'exutoire. Nous vous faisons grâce de la satire des journaux d'extrême droite et d'extrême gauche, qui sont sans pitié envers la démocratie libérale et capitaliste au cours des années 30. Mais point de rejet global, puisqu'on propose ici des alternatives idéologiques. Quant aux journaux libéraux, ils revendiquent des réformes du système.

Bref, cette féroce dérision témoigne d'une critique des institutions politiques et économiques et d'une oligarchie politico-économique qui conserve des airs contemporains. Mais la société de l'époque est loin de renoncer à transformer le monde. La crise économique entraîne des réformes importantes qui érigent l'État-providence. Le régime politique est vicié, mais il n'est pas seulement ridiculisé par le rire, il est aussi farouchement combattu par ceux qui feront plus tard la Révolution tranquille.



LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Les premiers humoristes de la génération 1960 ne s'appellent-ils pas les Cyniques ? N'est-ce pas révélateur ? Ces formidables goliards modernes ont été de féroces ironistes iconoclastes. Ils ont déboulonné la puissance, la crédibilité et l'influence de l'Église et de son clergé. Ils se sont payé la tête des politiciens avec une vigueur et une licence qui choquaient les oreilles chastes. Ils ont utilisé un vocabulaire et un humour noir qui ébranlaient certaines valeurs, principes et conventions sociales. En droite ligne avec Diogène, ils dénonçaient l'embrigadement des esprits par les autorités. Mais étaient-ils vraiment cyniques ? Oui, peut-être, mais d'abord envers un Québec dit de la « Grande Noirceur ». Ils se moquaient du premier gouvernement Lesage, mais pas méchamment. Ce sont plutôt les unionistes de Daniel Johnson, de même que les créditistes de Camil Samson et de Réal Caouette qui ont subi les foudres des Cyniques. Ces derniers étaient des révolutionnaires tranquilles nettement nationalistes, et on peut en dire autant d'Yvon Deschamps, de Clémence DesRochers, de Jean-Guy Moreau ou de Sol. Au même titre que l'œuvre de Rabelais ridiculisant la culture médiévale pour mieux la remplacer par une philosophie inspirée de l'humanisme, ici, on proclame la mort d'une époque jugée obscurantiste pour provoquer la naissance d'un Québec modernisé, social-démocrate, libre et indépendant.

Les grands enjeux collectifs, les idéaux, les projets mobilisateurs et les espoirs des années 60 et début 70 cèdent le pas à la désillusion et à l'indifférence. Lorsque la lutte pour le déficit zéro devient un projet de société, il y a de quoi rire jaune. Les défaites référendaires, les récessions économiques, la dette et la remise en question de l'État-providence suscitent des lendemains de veille douloureux, à la suite des Trente Glorieuses⁵. Lorsque les gauchistes découvrent les horreurs du communisme et assistent à la chute du mur de Berlin, c'est la fin de bien des utopies et de bien des illusions. Pour couronner le tout, les Québécois ont appris récemment que le favoritisme politique et la corruption sont revenus en force, même après les lois de Lesage et de Lévesque pour réformer les mœurs politiques héritées d'un autre âge, finalement pas si lointain. Dans un article récent, Louis-Gilles Francoeur s'interroge à savoir si le système de « représentation démocratique » par l'élection à intervalles réguliers est devenu « une astuce commode permettant à une oligarchie politico-économique de mener le bon peuple par le bout du nez tout en augmentant son pouvoir et sa richesse⁶ ». Jean Narrache aurait dit la même chose, mais avec des rimes et beaucoup d'ironie.

5. On désigne ici la prospérité économique entre 1945 et 1973 dans les pays développés, dont le Canada.

6. Louis-Gilles Francoeur, « Notre démocratie détournée », *Le Devoir*, 20 février 2011.



Les Zapartistes. © Pascal Rathé.

PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST PAREIL ?

La question mérite une réponse nuancée. Pour le passé, on peut parler d'un rejet important du pouvoir, de la politique et de ses représentants, mais on ne renonce pas à imaginer une transformation, un progrès de la société, surtout pendant les années 60-70. Mais le cynisme dont traitent Jouary et Spire serait-il en voie de s'estomper ? Selon certains observateurs, il serait remplacé par une quête de l'authenticité, du vrai, du naturel, de la franchise et du talent brut⁷. On en donne pour preuve les émissions de télé-réalité, pourtant des mises en scène grossières qui n'ont qu'une apparence d'authenticité. En fait, qu'est-ce qui est « vrai » ou « authentique » demeure une question souvent sans réponse. Et nous serions étonnés que le politicien laisse tomber le mensonge pour une franchise sans équivoque ! Le cynisme des politiciens est toujours d'actualité, puisqu'ils sont aussi nombreux à affirmer une chose pour mieux faire son contraire. Toutefois, il reste que des humoristes comme les Zapartistes parviennent à éviter le cynisme. Leur discours et leur engagement proposent des idéaux associés à l'égalité, à la justice sociale, à la liberté, à l'écologie. Les Zapartistes rabaissent les puissants et leurs institutions, tout en sachant ridiculiser les travers de la gauche. En revanche, ils aspirent à un monde meilleur qui se traduit à leurs yeux par un Québec souverain, une société libérée du capitalisme mondial et où la communauté reprend sa place aux dépens de la vague individualiste. Le groupe hip-hop Loco Locass, dont les chansons ne sont pas dénuées d'humour, semble aussi éviter le cynisme. Derrière tous ces rires, on peut ressentir du scepticisme, de l'amertume, mais nous n'irons pas jusqu'à prétendre que tous les espoirs de transformer pour le mieux ce monde se soient éteints. ■

Robert Aird est diplômé en histoire de l'UQAM. Après avoir publié *l'Histoire de l'humour au Québec, de 1945 à nos jours*, il fait paraître à l'automne 2009 *l'Histoire de la caricature au Québec*, écrit avec Mira Falardeau, ainsi qu'*Histoire politique du comique au Québec* au printemps 2010. Il enseigne l'histoire du comique à l'École nationale de l'humour et s'intéresse aussi aux relations internationales du Québec comme en témoigne son livre *André Patry et la présence du Québec dans le monde* (VLB éditeur, 2005).

7. Voir Fabien Deglise, « Êtes-vous authentiques ? », *Le Devoir*, 29 septembre 2007.